

CONFÉRENCE

SUR

L'ILE DE DÉLOS

Par M. HOMOLLE

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DE NANCY

(Extrait du *Bulletin de la Société de géographie de l'Est.*)

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT & C^{ie}

11, rue Jean-Lamour, 11

1881

Bibliothèque Maison de l'Orient



146976

Journé de l'Institut
des Petits Tumulis
6/11

L'ILE DE DÉLOS

Conférence par M. HOMOLLE

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

Mesdames, Messieurs,

Je ne suis pas géographe, et l'île de Délos, dont on m'invite à vous parler, n'a vraiment pas de géographie; car elle est grande en tout un peu plus que la main, presque stérile et complètement déserte; je ne mérite pas le nom de voyageur, tant les pays d'où je viens ont été rapprochés de nous par la navigation à vapeur; si l'on m'appelle explorateur, encore les explorations que j'ai faites ont-elles bien peu de rapport avec celles qui font d'ordinaire l'objet des études de la *Société*. Votre curiosité toujours en éveil n'est satisfaite que par les informations les plus récentes; il vous faut des *dernières nouvelles*: les documents que j'ai à vous présenter vous reporteront à deux mille ans et plus en arrière. J'ai peur de répondre mal à ce que vous seriez en droit d'attendre; je n'ai pas su pourtant résister aux appels pressants de notre président, mon collègue et mon ami, je n'ai pas cru pouvoir refuser mon concours à une œuvre qui fait tant d'honneur à l'initiative de la ville de Nancy. L'accueil sympathique que j'ai reçu dans cette ville ne me permet pas d'être indifférent à ce qui la touche; il me semble que j'ai une dette à acquitter; si je paie mal, du moins est-ce de bon cœur.

Je m'efforcerai d'ailleurs de répondre de mon mieux à l'esprit de cette institution en faisant à la géographie la plus grande place qu'il se pourra; et je vous prierai en retour de me passer l'archéologie et la topographie. Tenez pour

un chapitre de géographie historique les considérations que je vous présenterai sur les destinées de Délos, pour une étude minutieuse de géographie de détail la description que je vous ferai de la ville antique et des restes qui nous en conservent le souvenir et l'image.

Cartes exposées :

1° Cyclades (État-major français);

2° Carte de Délos (Croquis de M. Barbier d'après la carte de M. Lebègue);

3° Plans des fouilles. 1879, L. Homolle, élève-ingénieur des ponts et chaussées. — 1880, H. P. Nénot, architecte pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

I.

Délos tient encore moins de place, si j'ose dire, dans les géographies modernes que sur la carte; à peine la nomme-t-on par égard pour son passé. Comme elle ne se trouve pas non plus sur les voies de la grande navigation, nous n'en avons pas de carte à grande échelle. La seule exacte est celle de l'Amirauté anglaise; les autres, déjà anciennes d'ailleurs, sont plutôt des croquis archéologiques que des relevés mathématiques: ce sont celle de Spon, dessin informe et ridicule, celles de Tournefort, de Choiseul-Gouffier, de Stuart et Revett. M. Lebègue, en 1876, a réédité, en la corrigeant, la carte de Tournefort; c'est ce que nous avons de mieux, elle a servi de modèle à celle qui est tracée au tableau.

Parmi les ouvrages consacrés à Délos, je vous signalerai seulement le livre de M. Lebègue (*Recherches sur Délos*), c'est le plus nouveau, le plus complet; il est sérieusement étudié et agréablement écrit.

Quand on quitte Syra pour se rendre à Smyrne, on rencontre d'abord sur la gauche une grande île, Tinos, à droite deux petites qui portaient dans l'antiquité les noms

de Πηγεία et de Δήλος, que les Grecs d'aujourd'hui appellent Ἰνταίς Δήλαις.

Délos, la plus petite des deux, est située par 22° 54' lat. N. et par 37° 25' long. E. Elle est placée entre Syra, Tinos, Myconos, Naxos et Paros ; un bras de mer de 3 milles environ la sépare de Myconos ; entre elle et Rhénée est un canal de 1 mille et demi, dont deux flots appelés Rheumatiaria (îles des courants) occupent le milieu.

Délos est à peu près au centre des Cyclades ; aussi les anciens, pour qui elle était entre toutes les terres illustre et sainte, se plaisaient-ils à comparer les îles qui l'entourent à une couronne faite pour la parer, à un chœur de danse destiné à la fêter, à un cercle d'adorateurs prosternés devant le dieu du jour, Apollon.

Délos n'est qu'un rocher, l'un des plus nus, des plus arides, des plus mornes et des plus désolés parmi les Cyclades, et ce n'est pas peu dire : on ne la nommait pas pour rien, Κρανική, la pierreuse. Parmi les îles qui ont un nom, il n'en est guère de plus petites : en vingt minutes on la traverse d'Ouest en Est ; en un peu plus d'une heure on peut toucher l'extrême cap du Nord et la dernière pointe du Sud.

Je n'aurai pas à vous entretenir longtemps du système orographique ni du régime des eaux : l'île à proprement parler, n'est qu'une montagne, le Cynthe. Assis au milieu de l'île qu'il domine de son cône escarpé, il la couvre toute de ses ramifications. Au Sud règne un long plateau, dont les pentes rocheuses descendent vers la mer en vallées courtes et étroites, ou tombent dans les eaux en falaises abruptes. Au Nord, la montagne s'abaisse jusqu'à dix ou douze mètres seulement au-dessus du niveau de la mer et laisse la place à une large plaine — la seule de l'île — qui coupe en biais Délos du S.-O. au N.-E. Quelques ondulations qui suivent le rivage oriental relient au massif central les trois pointes montagneuses qui forment les trois

presqu'îles du Nord et du Nord-Ouest, et qui sont après le Cynthe les points les plus élevés de l'île. Le Cynthe lui-même n'a guère plus de 100 mètres ; cependant, vu de Rhénée, il paraît vraiment grand : hardiment campé entre la basse plaine du Nord et le plateau moyen du Sud, nettement détaché sur le ciel, richement coloré, abrupt et sillonné de crevasses profondes qui donnent au soleil de belles ombres, il a quelque chose de fier, de noble, d'éclatant qui répond à l'idée qu'on peut se faire des lieux où naquit Apollon.

Les côtes forment de nombreuses anses où peuvent aborder de petites barques : une à l'Est sert au trafic entre Délos et Myconos ; à l'Ouest on en compte trois principales : 1° Calanque de Scardana qui n'est pas tenable avec le vent du Nord ; 2° port du milieu, l'ancien port, protégé par une digue et sûr à peu près par tous les temps ; 3° port de Fourni. Ces deux derniers étaient dans l'antiquité beaucoup plus vastes et plus profonds qu'aujourd'hui, étant tout envahis par les sables.

Il paraît que l'île possédait autrefois un fleuve. Strabon le décrit ainsi : διαρρεῖ τήν νήσον Ἰνωπός ποταμός οὐ μέγας. On l'a cherché partout, il ne peut être trouvé que dans l'unique vallée de l'île qui réponde à la description, entre le Cynthe et la colline qui porte le théâtre. C'est un exemple de ces cours d'eau qui, suivant une expression demeurée classique « coulent à sec ». Quelques petites mares, l'étang dit lac sacré, dont l'eau est saumâtre, sont les seules eaux de l'île. Un puits seulement qui ne tarit jamais donne une eau douce merveilleusement bonne : je n'en connais pas de plus savoureuse.

On a calomnié le climat de Délos ; je vois dans le Dictionnaire de Larousse qu'elle est déserte parce que son insalubrité la rend inhabitable. J'y ai passé des mois avec une cinquantaine d'hommes, je n'ai pas vu un cas de fièvre ; pour moi, je m'y suis toujours admirablement bien porté

et j'ajouterai, sans doute à votre grand étonnement, que je n'ai pas connu d'étés plus agréables, plus tempérés que ceux de Délos. On est redevable de cette fraîcheur aux vents périodiques dits *ετήσια* ou *μελτέμια* qui soufflent du Nord, depuis juin jusqu'en septembre. L'intensité en va croissant et devient fréquemment tempétueuse; l'on a moins à s'en louer sur mer que sur terre.

Si j'étais géologue, ou si quelque géologue avait étudié la composition de l'île, je vous expliquerais la nature et l'origine des roches; mais je n'ai ni ce mérite, ni cette bonne fortune. Je me contenterai de vous dire que la masse centrale est de granit, et le reste de schiste. C'est la composition habituelle des îles de l'Archipel et d'une partie de la Grèce à laquelle elles se rattachent par le plateau sous-marin qui les porte. Rien n'est d'un plus heureux effet au soleil que ces roches d'un gris fin tantôt argenté et tantôt veiné de noir, de couleurs chatoyantes qui prennent tous les tons du rouge, du bleu, du vert. La mer qui vient s'y briser leur donne les formes les plus pittoresques, les taille ici en assises régulières qui ressemblent à des constructions, ailleurs en pointes et en aiguilles. Ce serait fort bien sans les écueils qu'elle forme; je m'en défie ayant failli acquérir sur l'un d'eux (fort malgré moi) la gloire de martyr de la science.

Les révolutions sous-marines, les éruptions volcaniques qui récemment encore ont modifié l'Archipel et dont M. le doyen de la Faculté des lettres vous entretenait naguère au sujet de Santorin, semblent avoir eu une part dans la formation de Délos. A défaut de documents historiques, les légendes et les noms que l'île portait en font foi. Pindare et Callimaque disent que d'un coup de trident Neptune la fit jaillir du sein des flots; on raconte aussi qu'elle fut longtemps errante sur la mer, jusqu'au jour où Jupiter la fixa sur une inébranlable colonne, l'attachant par des chaînes de diamant à Giaros et à Myconos. Elle s'appelle *Anaphe* comme

une autre des Cyclades qui tour à tour émergea, s'abîma et reparut; *Astéria*, l'île tombée du ciel; *Pyrpolon*, l'île du feu.

Tout cela ne laisse pas de doute, semble-t-il, sur l'origine ignée, le caractère volcanique de l'île de Délos, et ainsi, par un détour, l'archéologie nous conduit à la géologie.

J'aurais mauvaise grâce à médire de la flore de Délos; je me souviens encore de l'éclat avec lequel elle m'apparut le premier jour que j'y débarquai. J'étais encore, il est vrai, dans toute la naïveté de mon premier enthousiasme d'explorateur; j'arrivais avec mes hommes, mes instruments de travail; je touchais pour la première fois cette terre où j'avais conscience de jouer non pas seulement ma réputation qui était à faire, mais le renom ancien d'une école illustre et chère, un peu aussi celui de mon pays; car j'allais agir sous les yeux de tous et en face de l'Allemagne qui, depuis 1871, entretient à Athènes une école rivale de la nôtre. Mon émotion contribua peut-être à me faire voir les choses en plus beau et en plus grand.

Le soleil était radieux; les orges encore vertes faisaient à l'île un vêtement ondoyant d'un ton cru et uniforme sur lequel des asphodèles blanches, des chardons bleus et jaunes, de gais coquelicots dessinaient des broderies éclatantes: c'était une fête pour les yeux. Un mois après, les orges étaient jaunes, les plantes sèches. Je suis contraint d'avouer que la flore de Délos se réduit à quelques mauvaises herbes, à de maigres lentisques, à des cistes rabougris; la culture, à un peu d'orge et quelques haricots. Les anciens étaient plus heureux: lauriers, palmiers, oliviers donnaient à l'île un aspect plus riant et un peu d'ombre, si légère fût-elle: Homère parle de gazon moelleux. Que tout cela est loin et que la poésie est une belle chose! Il est vrai que les Grecs d'autrefois, pour ramasser quelques

sacs de bois, n'allaient pas détruire jusqu'en leurs racines, les plus pauvres vestiges de la végétation arborescente.

La faune ne nous arrêtera pas longtemps, car elle est très pauvre. La mer est poissonneuse en ces parages ; on y vient pêcher de Syra, de plus loin encore ; les éponges surtout attirent les pêcheurs ; chaque année je voyais arriver par flottilles les Éginètes et les Calymniotes ; dès l'antiquité elles étaient recherchées et les Déliens passaient pour d'excellents plongeurs. Ils recueillaient aussi le coquillage d'où l'on tirait la pourpre, et c'était avec la pêche un des revenus d'Apollon. Il paraît qu'autrefois l'île nourrissait des chèvres sauvages, et ce fut la première occupation d'Apollon et d'Artémis, sa sœur, de les poursuivre et de les frapper. L'île devait être giboyeuse, car on l'appelait *Lagia*, l'île des lièvres, *Ortygia*, l'île des cailles. Des cygnes consacrés à Apollon embellissaient les bords de l'Inopus. C'est encore un dicton que Délos est pleine de lièvres ; en quatre ans je n'en ai pas vu un et je les ai cherchés, je vous assure, en homme intéressé. Pas un quadrupède, des alouettes, des pigeons, quelques tourterelles ou cailles, au moment du passage, des oiseaux de mer et des corbeaux, voilà tout ce que l'on rencontre à Délos. Ce qui manque le moins ce sont des vipères, des mille-pieds plus grands que le doigt, redoutés à l'égal des serpents, et des *crocodiles* ; le crocodile est caractéristique des Cyclades, on ne le retrouve pas sur le continent ; c'est un lézard qui n'a rien de féroce, à la peau écailleuse, à l'œil doux, long de 25 centimètres environ, assez semblable au caméléon ou plutôt au gekko. Il se sauve à l'approche de l'homme, ou s'arrête, regarde tranquillement et salue d'une petite oscillation de tête tout aimable.

J'arrive à l'homme et je serai plus bref encore : non-seulement on chercherait en vain une ville, un bourg, un village, un hameau ; mais, sauf moi, quand j'étais là, l'île n'a pas un habitant. Depuis les découvertes qui y ont été

faites, le gouvernement grec entretient pour la somme de 25 francs par mois deux gardiens qui viennent faire chacun à leur tour une faction de quinze jours : l'un est manchot, l'autre invalide : les antiquités sont bien gardées. Mais qui voudrait vivre au désert pour vingt-cinq francs ?

Je crois avoir répondu à toutes les questions que se pose la géographie, et n'ai plus qu'à me mettre en règle avec la géographie politique et administrative.

Délos appartient à la nomarchie ou préfecture de Syra, et dépend du canton ou dème de Myconos. Telle est la fertilité du chef-lieu que Délos en est la principale ressource ! elle est affermée au prix de 4,000 drachmes par an à quelques paysans associés. Deux fois l'an, au temps des semailles et à l'époque de la récolte, l'île doit à ces colons passagers une certaine animation. On s'y entasse dans quelques misérables cabanes ; les caïques de Myconos y abordent presque chaque jour. L'île est partagée en deux : une moitié est cultivée, l'autre mise en pâture ; on cultive de l'orge et des haricots, alternant d'année en année pour ne pas fatiguer cette maigre terre qu'on n'a pas même l'idée de fumer.

Vous me ferez grâce de l'économie politique : les naissances et les décès, les importations et les exportations, etc., sont égales à 0.

II.

Délos n'est plus qu'un nom, pas même un nom ; combien de gens la connaissent ? L'oracle prononcé contre elle s'est accompli à la lettre :

ἔσται δὲ Δῆλος ἄδηλος

C'est une terre morte. Il n'en fut pourtant pas de plus riche, de plus glorieuse, de plus vénérée, de plus chantée. A tous les âges de la littérature grecque, dans tous les pays grecs, elle a eu ses poètes, et c'était du temps de Virgile

un sujet si rebattu qu'un auteur qui se respectait n'y pouvait plus toucher.

Cui non dictus Hylas puer et Latonia Delos ?

En effet, l'histoire de Délos est aussi vieille que les plus vieilles légendes helléniques, ses origines éclatantes comme le dieu du jour qui y avait pris naissance. Latone, comme bien d'autres mortelles, avait eu commerce avec Jupiter : poursuivie par la haine de Junon, elle cherchait en vain sur la terre une retraite où déposer le fruit de son amour. Seule la pierreuse Délos lui fut hospitalière : là « sur les bords de l'Inopus, dans un rayonnement d'or, au milieu de parfums exhalés de toutes parts », naquirent Apollon et Artémis. Comme les légendes ne meurent pas, on raconte encore que la fille d'un roi, ayant cédé à la passion d'un capitaine, fut chassée par son père, vint à Délos et fut mère de deux enfants.

Toute la fortune de Délos lui est venue de là. Apollon s'éleva à lui-même un autel et le laissa aux Déliens comme un témoignage de sa reconnaissance, comme un gage des destinées réservées à son fils favorite. A cet autel vont venir en effet les héros de la Troade et de la Grèce, les plus vieux rois de l'Attique, Thésée, Érysichthon, les habitants des îles, tous les peuples ioniens des rivages de la Grèce et de ceux de l'Asie, les Doriens de la Crète et du Péloponèse, tout ce qui vénérât Apollon, c'est-à-dire tout ce qui était Grec, et jusqu'aux fabuleux Hyperboréens, habitants fantastiques des extrémités de la terre. Plus de dix siècles avant Jésus-Christ, Délos tient parmi les Cyclades une place éminente, c'est un centre religieux fréquenté par des adorateurs de tous pays.

Il est intéressant, Messieurs, à côté de ces données vagues, de ces légendes poétiques, de ces fictions que l'on est toujours disposé à tenir pour suspectes de retrouver des traces non équivoques de l'homme, des monuments authen-

tiques de la civilisation à ces époques reculées : c'est ce que fait l'archéologie. Troie, Mycènes sont aujourd'hui des réalités vivantes ; nous avons vu, touché les armes, les ustensiles, les parures dont faisaient usage des hommes antérieurs de plusieurs siècles à l'âge homérique. A Délos, mon ami M. Lebègue déblayait, il y a sept ans, un édifice que l'on peut à bon droit considérer comme un des essais les plus antiques de l'architecture, c'est l'autel du Cynthe, l'oracle d'Apollon. Permettez-moi à mon tour de mettre sous vos yeux une œuvre de ces siècles primitifs, une statue que j'ai découverte en 1878. Ne vous attendez pas à voir une merveille de l'art, mais tenez-la néanmoins pour une pièce capitale et unique, une des curieuses trouvailles de ces dernières années. C'est la plus ancienne sculpture grecque en marbre que l'on connaisse ; elle est du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, contemporaine de l'ère la plus célèbre de la Grèce, celle des olympiades. Elle représentait Artémis, à qui elle était dédiée, et nous voyons encore sur le flanc de la statue des caractères vénérables qui ont près de trois mille ans.

Comme les intérêts humains se mêlent toujours aux plus pieux mouvements, ces hommes que la religion rapprochait s'avisèrent de faire quelques échanges ; des relations commerciales se nouèrent, et la fête devint une foire. Il en est ainsi, Messieurs, dans tous les pays, les grands marchés tombent partout aux jours des grandes fêtes locales. La religion, le commerce avaient déjà fait de Délos, à l'époque des guerres médiques, une ville de premier ordre.

C'est son caractère sacré qui la rendit respectable aux barbares Perses ; et qui, plus tard, la fit choisir par les Athéniens et leurs alliés pour être le siège de leur amphictyonie (les Grecs appelaient amphictyonie ce que nous appelons confédération). Quand l'invasion persique eut démontré aux Grecs la nécessité de l'union, Athènes,

qui avait plus que personne lutté, souffert et triomphé, eut la présidence de la ligue : Délos, centre commun des Ioniens, en était le siège tout indiqué ; le trésor des alliés y fut déposé, et les assemblées s'y réunissaient.

Cet honneur coûta à Délos sa liberté ; les Athéniens établis à Délos n'en voulurent plus sortir ; le trésor commun fut transporté à Athènes, mais ils ne se dessaisirent pas du temple. Délos, bien située, déjà riche et forte, pouvait, soit par un développement spontané, soit entre les mains d'un ennemi habile, devenir redoutable ; le plus sûr était de la tenir en ses mains ; les habitants furent expulsés. La domination athénienne dura deux cents ans. Les Déliens ont beau gémir, se révolter, chercher partout secours, leurs plaintes sont vaines, leurs efforts impuissants, leurs appels inutiles. Philippe comme Lacédémone est sourd à leurs prières et jusqu'à la fin du iv^e siècle, ils subissent le joug.

Les monuments commencent à abonder à cette époque. C'est une collection de dix statues qui composent une série historique du vii^e au v^e siècle ; ce sont les fragments de la décoration des frontons du temple d'Apollon, œuvre du iv^e siècle ; ce sont deux temples, l'un dédié à Artémis, curieux et bel exemple de l'art ionique primitif, l'autre, consacré à Apollon, édifice dorique de la bonne époque (iv^e siècle) ; ce sont encore des séries d'inscriptions quelquefois très longues qui nous font connaître l'ensemble et les détails de l'administration sacrée.

Enfin, Délos reconquit son indépendance, ou plutôt la retrouva, car les circonstances la servirent, je crois, plus que le courage de ses habitants. Athènes était trop occupée de vivre pour songer à dominer ; les généraux qui se disputaient l'héritage d'Alexandre, pour gagner partout des partisans, proclamaient à l'envi la liberté des Grecs. Délos en bénéficia. A vrai dire, elle fut toujours sous la protection, peut-être davantage, de quelque souverain étranger,

roi de Macédoine ou roi d'Égypte, des Romains ensuite. Les inscriptions que j'ai découvertes en donnent la preuve; elles parlent d'alliance ou d'amitié, mais du fort au faible on sait ce que cela veut dire. C'était nécessité d'ailleurs : une ville qui n'avait ni armée ni marine et qui vivait du dehors, comme Délos, avait au premier chef besoin de sécurité : c'était à proprement parler une question de subsistances. Mais cette domination plus lointaine était moins pesante. Les Déliens s'administraient eux-mêmes et demeurèrent en possession de leur temple.

Alors commence pour Délos la période la plus heureuse, la plus brillante de son histoire, une prospérité de cent cinquante années. Le développement de l'hellénisme qui fut la conséquence des expéditions d'Alexandre, la vie nouvelle que le génie grec porte dans tout l'Orient, la diffusion des idées et des croyances helléniques amènent de tous côtés aux dieux des adorateurs nouveaux. Les rois, successeurs d'Alexandre, se signalent à l'envi par leurs offrandes, leur piété, leur zèle; il en faut voir le témoignage dans les inventaires du temple : Ptolémées, Séleucides, rois de Macédoine, de Pergame, remplissent le sanctuaire de couronnes d'or, de bijoux, de vases précieux.

C'est aussi le moment où Rome entre en jeu dans l'Orient : les peuples grecs de l'Italie sont naturellement attirés vers Apollon; Rome songe plutôt à profiter pour son commerce de la situation exceptionnellement favorable de Délos.

Placée au centre des Cyclades, au point de croisement de toutes les lignes de communication de l'Orient et de l'Occident, des rivages septentrionaux et méridionaux de l'extrême Méditerranée, pourvue par la nature d'un port excellent que les hommes avaient encore perfectionné, que la religion avait fait presque sacré et inviolable comme un asile, elle offrait au commerce la situation la plus com-

mode à la fois et la plus sûre. Le géographe Strabon avait été très frappé de ces avantages et les énumère longuement.

Les peuples ont dans leur histoire des moments où tout leur réussit : les guerres qui avaient si profondément agité l'Orient, avaient eu pour effet d'accroître partout les marines ; celle de Rome vint s'ajouter à celle des peuples orientaux. Les royaumes nouvellement fondés avaient étendu en tous sens leur autorité et leurs relations économiques. De nouveaux pays étaient entrés en rapports avec la Grèce ; les villes de Phénicie se relevaient ; de nouvelles avaient été fondées, des Séleucies, des Antioches, des Alexandries, surtout Alexandrie d'Égypte ; Rhodes atteignait son plus haut degré de puissance. Tout ce développement du commerce profitait à Délos.

Elle en eut bientôt presque le monopole. Rome mécontente des Rhodiens, ses alliés, et désireuse de les frapper d'un coup sensible, les atteignit dans leur marine : un port franc fut ouvert à Délos et tira tout à lui ; en un an, les revenus de Rhodes tombèrent de 1,000,000 de drachmes à 150,000.

L'île est riche ; les habitations se font luxueuses ; des constructions publiques et religieuses s'élèvent de tous côtés ; la plupart des grands édifices, les Propylées, le nouvel Artémision, le Portique de Philippe et celui qui lui fait face, les deux Agoras, le Portique des Cornes, sont de cette époque ; les statues sortent pour ainsi dire de terre, les rues, les places se décorent de petits monuments, d'exèdres élégants.

Pour aucune époque non plus, nous n'avons plus d'inscriptions ; on les compte par centaines : décrets du peuple, comptes des magistrats, inscriptions honorifiques. Les étrangers eux-mêmes y viennent déposer, comme au lieu le plus vénéré, le plus fréquenté de la Grèce, les actes les plus solennels, ceux dont ils tiennent à assurer la conservation et la publicité.

Grâce à tous ces documents, que recélait la terre, nous entrons si avant dans l'intimité des anciens, que, sur bien des points, nous sommes aussi parfaitement renseignés qu'ils pouvaient l'être eux-mêmes.

Nous possédons, en effet, les pièces officielles dont ils disposaient et nous les avons quelquefois au complet.

Elles sont gravées sur le marbre (les archives des anciens étaient ainsi faites), quelques plaques atteignent près de 2 mètres de haut et contiennent jusqu'à 200, 300, 400 et 500 lignes de petit texte serré.

Nous pouvons établir la statistique de la population, composée de tous les peuples de l'Orient et qui pouvait s'élever à 20,000 habitants et plus ; dresser la liste des magistrats ; nous en savons les titres, la hiérarchie, les fonctions ; nous connaissons les grandes maisons de banque, les établissements de commerce, les associations civiles et religieuses ; nous avons le cadastre des grandes propriétés, le budget de la ville.

Le temple était une sorte de musée, tout plein d'objets précieux, ustensiles du culte, œuvres d'art, offrandes de tout genre ; nous avons la liste complète de tous ces objets, nous savons où chacun d'eux était placé, tels à droite et tels à gauche du temple, les uns accrochés aux murs, d'autres posés sur des tables ou dressés sur des étagères.

Le dieu était propriétaire, voici la liste de ses domaines, de ses revenus : il possède des maisons et des terres qu'il loue et afferme ; il perçoit un pourcentage sur les droits de douane, de port, d'ancrage, de déchargement, de quai, des redevances sur les pâturages et la pêche.

Les prêtres employaient en opérations de banque les richesses mobilières du dieu, on connaît la liste des placements, la durée des prêts, le taux de l'intérêt.

Enfin, car rien ne nous échappe, nous avons entre les mains les contrats d'entreprise passés pour la construction et l'entretien des édifices publics ou sacrés ; la liste des

prix donnés aux concours de gymnastique et de musique, aux courses de chevaux, le salaire des employés du temple, et jusqu'aux menus détails des comptes de ménage des prêtres : tant pour un agneau, tant pour du poisson salé, etc.

N'avais-je pas raison de parler d'intimité, et ne vivons-nous pas de la vie de ces hommes séparés de nous par deux mille années ? Voilà ce que l'archéologie, et elle seule, nous fait connaître.

Mais revenons à l'histoire de Délos.

Les habitants ne songent qu'à profiter de leur bonne fortune ; ils gagnent de l'argent à recevoir et à traiter les étrangers, et vivent en quiétude, engraisant des volailles, faisant le métier d'aubergistes et de marchands d'esclaves. On citerait à peine un artiste délien, pas un soldat, pas un marin, pas un littérateur. On est habitué à tout attendre, à tout recevoir des autres, on amasse et on jouit ; on compte sur le dieu et sur Rome.

Rome rendit Délos aux Athéniens. A cette époque, un dernier bonheur vient mettre le comble à la prospérité de la ville : Corinthe, dont la concurrence était active et redoutable, tombe et Délos recueille l'héritage de son commerce (146 ans avant Jésus-Christ). Mais cela ne dure pas cinquante ans, le dieu est impuissant à défendre son fle contre les généraux de Mithridate : l'impie Ménophane pille les temples, jette à la mer les idoles les plus vénérées, tue ou emmène en esclavage les habitants.

C'est la fin de Délos. Strabon la vit presque déserte, Pausanias n'y rencontra plus qu'une garnison athénienne ; la solitude s'y fit ; elle dure encore et sans doute durera toujours.

Cette destinée en apparence extraordinaire, cette grandeur si haute, cette chute profonde et irréparable s'expliquent par des causes faciles à saisir. La prospérité de l'île était tout à fait artificielle. Délos ne produit rien ; elle est

trop petite et trop peu fertile pour porter une population un peu nombreuse et suffire à ses besoins, l'eau même y manque, l'industrie n'y a jamais été pratiquée; sauf un bronze renommé, on ne pourrait citer un article de commerce proprement délien; n'ayant rien à exporter, obligée de tout importer, la ville ne pouvait que servir d'entrepôt.

Une position géographique très heureuse, des influences religieuses ont pu lui permettre de jouer ce rôle avantageusement, en ont fait une cité populeuse et opulente, un grand port de transit, un rendez-vous général pour les pèlerins et les marchands du monde grec. Mais il suffisait qu'un fléau vînt à frapper cette population de hasard, un désastre la disperser, ou seulement l'atteindre dans ses intérêts, que les voies du commerce fussent détournées par une autre ville plus habile, que le culte fût abandonné, pour que l'île tombât, et tombât dans une misère complète et sans retour, car elle n'avait en elle-même aucune ressource.

Les mêmes causes agissent en tout temps de la même manière. Peu s'en est fallu que la renaissance de Délos ne suivît celle de la Grèce: quand on voulut trouver dans la mer Égée un port d'attache pour les lignes de paquebots, c'est là qu'on songea d'abord à l'établir. On a choisi Syra aussi bien située mais aussi pauvre et plus sèche encore; elle n'a pas cinquante ans et compte aujourd'hui près de 35,000 habitants; elle tomberait comme Délos si le Lloyd autrichien, les Messageries maritimes et les autres compagnies de navigation portaient ailleurs leurs comptoirs; déjà la concurrence du Pirée l'arrête dans son développement. Tinos a hérité du rôle religieux de Délos, et c'est un des plus curieux spectacles qu'offre la Grèce que ces foules bigarrées, où l'on entend toutes les langues et voit tous les costumes de l'Orient, qui se pressent aux fêtes de la Panaghia le 27 mars et le 15 août.

Ainsi il y a des lois invariables et des nécessités géo-

graphiques; la situation, la foi religieuse, les intérêts commerciaux ont fait Syra et Tinos comme ils avaient fait Délos.

III.

Le double caractère qui fait l'originalité propre de Délos devait naturellement avoir une influence déterminante sur la direction de mes fouilles. La ville de commerce, la cité sainte, le port et les docks, le temple et les statues des dieux, voilà ce qu'il fallait retrouver. Ces deux ordres de recherches pouvaient heureusement se concilier; car le commerce a grandi à l'ombre du sanctuaire et, comme dans l'histoire, les destinées de l'un et de l'autre sont inséparablement unies, ainsi sur le terrain le temple et le port se touchent.

Tel est le programme que je m'étais tracé et j'ai été assez heureux pour l'exécuter en quatre campagnes qui ensemble ont duré plus de douze mois.

Messieurs, la topographie ne se décrit pas, elle se montre, permettez-moi donc de mettre sous vos yeux les plans des édifices découverts.

A mon arrivée dans l'île, rien absolument n'apparaissait aux yeux que des monceaux de décombres, qui çà et là dessinaient vaguement des formes probables et quelquefois trompeuses d'édifices; pas un soubassement n'émergeait; à peine quelques pierres semblaient être demeurées en la place où elles avaient été mises par les anciens; une couche de terre plus ou moins épaisse, tantôt unie, tantôt légèrement ondulée, ailleurs une confusion de débris de toute provenance cachaient les monuments, et ne pouvaient guère moins égarer que guider les recherches.

Il fallait d'abord retrouver le grand temple d'Apollon qui devait me servir de point de repère pour toutes les opérations ultérieures. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, je foulais les degrés de marbre sur lesquels reposaient autrefois les portiques. Cela fut et cela restera

une des meilleures émotions de ma vie. Dès lors j'étais assuré de ne me pas tromper et tous mes coups de pioche devaient porter ⁽¹⁾.

Deux choses constituent un temple antique : un édifice, un domaine sacré. Les Grecs se servent pour désigner un temple de deux mots différents : *ναός* *ἱερόν*. Le *ναός*, — on dit aussi *οἶκος*, — c'est la maison, l'habitation du dieu ; le *ἱερόν*, c'est l'ensemble du territoire consacré, à la fois le temple et ses dépendances. Le territoire est entouré d'une enceinte (*περιβόλος*) qu'enferme une muraille, ou que bornent des termes (*ἔρροι*) sur lesquels est inscrit le nom du dieu propriétaire ; comme il est séparé, coupé du reste du pays, on l'appelle *τέμενος* (*τέμνω*). Il importait de retrouver cette enceinte, ne fût-ce que pour éviter toute confusion entre la ville sacrée et la ville profane.

Cette enceinte la voici : à l'Est un mur de granit du plus bel appareil, et dont on reconnaît encore, sous les réparations et les remaniements modernes, l'excellente ordonnance ; au Nord le mur de fond d'un grand portique, le front Nord d'un édifice rectangulaire et un autre portique ; à l'Ouest la limite est d'abord indistincte ; les Hospitaliers de Jérusalem qui semblent avoir eu en ce lieu un monastère au XIII^e siècle ont tout bouleversé ; on retrouve ensuite un grand mur ou terrasse qui domine la mer et règne devant le temple. Au Sud un mur de granit analogue à celui de l'Est, mais presque entièrement détruit, O O' Q' S S' T X.

Une enceinte suppose des portes, c'est ce que les Grecs appelaient Propylées, quand les portes étaient monumentales et prenaient la forme d'un grand vestibule couvert et orné de portiques à ses deux extrémités. Deux Propylées existaient à Délos, l'un au Nord qui a été détruit de fond en comble et dont on devine seulement l'existence à un arasement ou nivellement du rocher ; l'autre au Sud K qui fut élevé par les Athéniens au II^e siècle. Il y avait encore

(1) Pour tous les détails topographiques, consulter le plan qui a été publié dans la *Revue archéologique* (août 1880), par M. Louis Homolle.

une grande porte décorée sans doute de colonnes ioniques : un large soubassement, un chapiteau en sont les seuls vestiges. D'autres entrées étaient percées en d'autres endroits ; des linteaux de marbre se voient encore debout dans le mur de l'Est ; de petits passages qui étaient réservés pour le service devaient exister dans le mur du Sud.

Les Propylées servaient naturellement de point de départ aux grandes voies qui parcouraient le territoire sacré et conduisaient aux principaux édifices.

En effet, si nous partons des Propylées du Sud, nous distinguerons un large passage ménagé libre entre les bases de statues qui ornent l'esplanade en avant du temple. Il se continue devant le temple d'Apollon et les deux édifices qui lui sont parallèles, longe un quatrième monument et aboutit à une place. Des bases de statues, des dés de marbre qui portaient des inscriptions, le bordent à droite et à gauche ; naturellement on disposait le long des rues les œuvres d'art destinées à les orner, les actes publics qu'on voulait porter à la connaissance de tous.

Au même endroit aboutit la route du Nord qui part des Propylées, placés par hypothèse au fond du Port. Toutes deux confondues contournent cinq édifices disposés en demi-cercle, et aboutissent en avant du temple qui, suivant l'habitude des Grecs, avait son entrée du côté de l'Orient.

Je ne décrirai pas au long les monuments qui remplissent l'enceinte sacrée. Au milieu, dominant tout le reste, par sa position élevée, par la grandeur de ses proportions, supérieur à tous par la beauté de ses formes, se dresse le temple d'Apollon, I.

Si vous étiez tenté de trouver bien petit un temple qui attirait les hommages de la Grèce entière et de l'Asie, rappelez-vous, Messieurs, la conception que les anciens se faisaient des temples. Le temple n'est fait que pour le dieu dont il est la maison ; seul, avec le dieu, le prêtre ou quelques magistrats en ont l'entrée. Le sacrifice se fait au

*

dehors, en avant du sanctuaire, sur un autel exposé aux yeux de tous et autour duquel le peuple s'assemble.

A côté est le temple de Latone, puis sans doute celui d'Esculape, celui d'Aphrodite, peut-être celui d'Hercule et celui des Dioscures ; puis encore des trésors dans lesquels on enfermait les richesses des temples, et des salles de festins dans lesquelles se réunissaient les envoyés des peuples étrangers, H G C D E F.

Les grands portiques qui entourent le temple de tous côtés devaient aussi servir à loger les pèlerins ; c'étaient comme de grandes hôtelleries mises gratuitement par le dieu à la disposition de ses adorateurs. Il en est encore de même à Tinos, et j'ai vu des centaines de familles logées ainsi dans les dépendances de l'Évangélistria.

Le plus curieux de ces portiques est celui dont les triglyphes sont ornés de têtes de bœufs, qui fait face à l'autel des cornes, et dont sans doute Antiochus Épiphanes avait fait les frais, O Q.

A côté d'Apollon, à peine au-dessous de lui, la vénération des Grecs et surtout des Déliens plaçait Artémis sa sœur. Elle avait son temple, et son téménos particulier. Les voici ; l'enceinte est formée par deux portiques d'ordre ionique ; deux temples y sont élevés ; l'un, que les anciens appelaient le temple aux sept statues à cause de sept images antiques et très vénérées d'Artémis que j'ai retrouvées, est un des plus anciens et plus beaux modèles de l'art ionique primitif ; l'autre beaucoup plus récent, également ionique, est détruit jusqu'en ses fondements, A B.

L'ordre ionique prévaut partout dans l'Artémision, le dorique est généralement adopté dans l'Apollonieion.

Je signalerai encore un curieux sanctuaire, précédé, comme les temples de l'Égypte, d'un petit propylée ou pylône, puis d'une longue avenue, et où donnait accès une singulière porte, décorée de pilastres qui portent au lieu de chapiteaux des taureaux agenouillés, J J'.

Enfin, au Sud, j'appellerai votre attention sur des constructions d'un aspect tout différent. Faites de petits matériaux, divisées en petits compartiments par des murs légers, disposées autour d'une cour intérieure, elles ont toute l'apparence d'habitations et je serais disposé à y voir le *néocorion*, logement des employés du temple et des prêtres.

Mes fouilles se sont étendues fort loin en dehors de l'enceinte sacrée, au Nord comme au Sud. Des deux côtés, je me trouvais dans la ville de commerce; j'ai mis au jour de grands bâtiments, disposés autour d'une grande cour carrée et ornés de portiques. Ils répondent exactement à la description que Vitruve donne de l'*Agora* (marché et place publique), et, en fait, les débris recueillis en cet endroit justifient pleinement cette interprétation; on y marche à la lettre sur les morceaux des jarres qui servaient aux anciens à conserver l'huile, le vin et le blé, et qui tenaient une si grande place dans le commerce; d'autres, au nombre de plus de vingt, ont été retrouvées entières, debout, et disposées en rang dans le sous-sol.

L'agora du Nord R semble avoir été fréquentée surtout par les Romains, sans doute elle avait été construite aux frais des associations réunies des Hermaïstes, Apolloniastes et Posidoniastes, composées en majeure partie d'Italiens. On y trouve en grand nombre les inscriptions latines qui ailleurs font défaut; quantité de chambres, d'édicules ajoutées après coup donnent à l'édifice une forme irrégulière et bizarre. Ce sont des monuments élevés en l'honneur des bienfaiteurs de l'île ou des associations, qui presque tous sont des Italiens.

Le marché du Sud Z est un peu différent: les galeries sont doubles, la première forme un promenoir couvert, la seconde est occupée par des boutiques absolument comme au Palais-Royal.

Deux autres grands portiques M N dont la disposition est la même, bordent à droite et à gauche la grande rue qui

mène aux Propylées du sud ; le plus grand était un don de Philippe V, roi de Macédoine, à Apollon. Cette rue devait être une des promenades fréquentées, un des endroits à la mode : des bancs montrent qu'on y venait s'asseoir, des piédestaux pressés les uns contre les autres, serrés comme des tombes dans un cimetière, prouvent qu'on tenait à honneur d'avoir là sa statue. Ce devait être, en effet, une des plus belles parties de la ville, à en juger par les restes magnifiques des portiques et la quantité énorme des bases de statues. Aujourd'hui encore, le lieu est fort pittoresque, les ruines colossales, la mer qu'on aperçoit en arrière, les côtes de Rhénée, et la lointaine silhouette de Syra lui donnent un attrait particulier. Enfin, nulle part, les monuments n'ont été mieux conservés ; les bases restées debout, un petit exèdre presque intact et très élégant donnent à ce coin un air de vie qui fait penser à Pompéi.

Pour donner une idée complète de l'importance des travaux, il faudrait, Messieurs, faire passer sous vos yeux les statues et les inscriptions qui ont été recueillies, et qui forment une bonne part des découvertes. Je préfère vous renvoyer à l'article qu'une main amie et discrète a bien voulu consacrer à mes fouilles dans le *Progrès* et je profite de l'occasion pour remercier l'auteur anonyme et la Rédaction du journal ⁽¹⁾.

Vous le voyez, Messieurs, de ces sables amoncelés, de ces broussailles, de ces amas informes de pierres est sortie toute une ville : rien n'était plus, et nous avons sous les yeux tout ce qui a existé.

Les soubassements encore en place nous indiquent la position des édifices ; l'étude comparée des débris nous permet de reconstituer les monuments, de les relever par la pensée et par le crayon ; et telle est la rigueur des lois de l'architecture grecque que quelques morceaux suffisent

⁽¹⁾ *Progrès de l'Est*, 17 décembre 1880 ; voir aussi *Nouvelle Revue*, 15 septembre 1880, un article de M. Daurès.

pour établir une restauration d'une précision mathématique à un centimètre près ! Voici les temples autour desquels se pressaient les pèlerins, les rues où passaient les processions, les portiques où l'on conversait à l'ombre, la place où l'on dansait autour de l'autel des cornes, une des merveilles du monde, la ronde du géranos qui remontait à Thésée, et représentait en ses mouvements les circuits du labyrinthe de Crète ! Voici les statues des dieux, des rois, des magistrats et des particuliers, les bases portent encore les noms des personnages qui y avaient été représentés et des artistes qui avaient sculpté leurs images ; voici les sièges où l'on venait s'asseoir, où encore aujourd'hui nous pouvons prendre place.

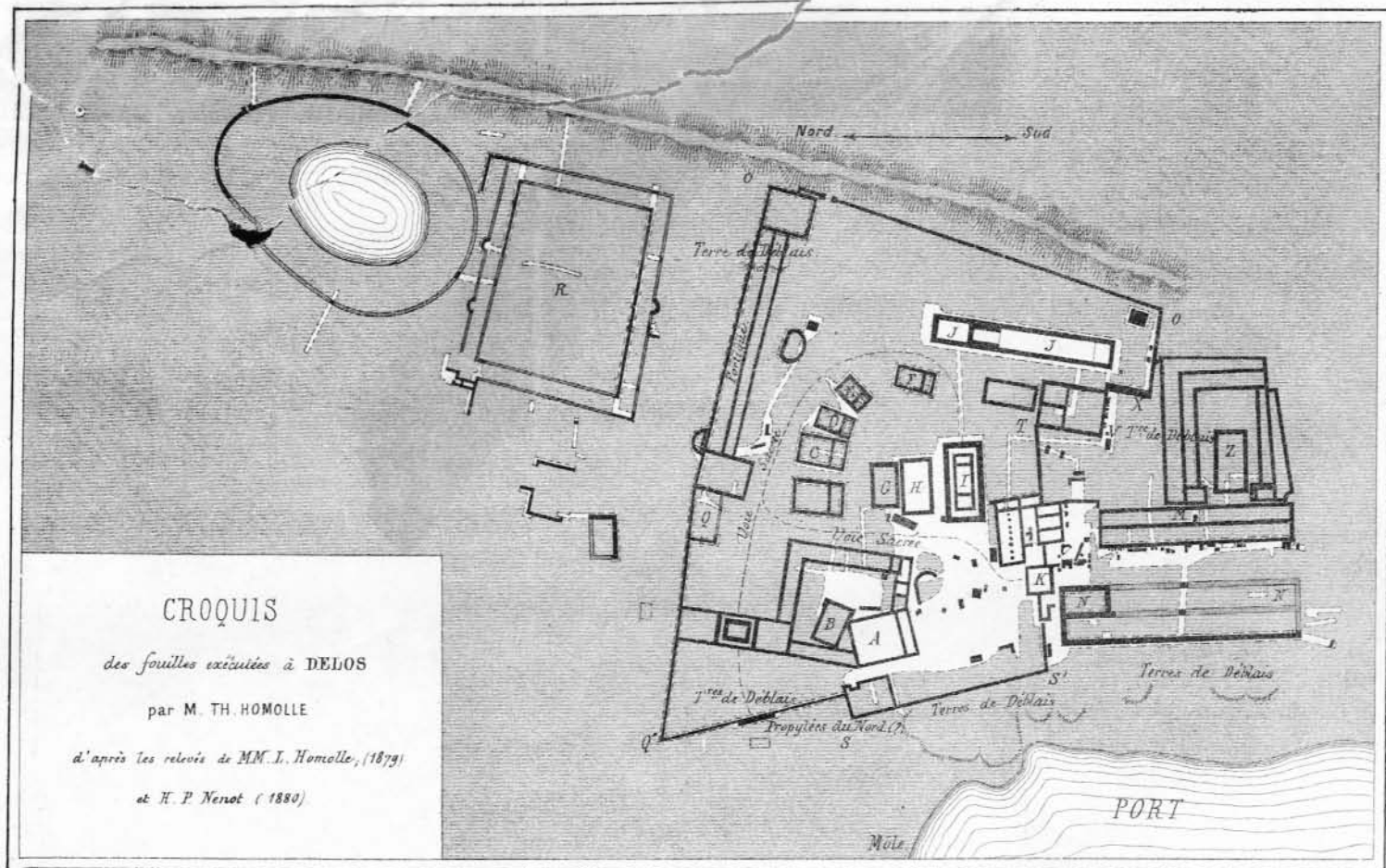
Tout renaît, tout reprend la vie, et la pensée aime à repeupler ces solitudes, à leur rendre leurs habitants après leur avoir rendu leurs édifices. Que de fois, Messieurs, dans mes longues soirées, j'ai pris plaisir à ces résurrections. La lune d'un éclat merveilleux accusait en forte saillie la blancheur des marbres ; les jeux d'ombre et de lumière dessinaient des formes auxquelles la demi-obscurité permettait de donner une sorte de réalité. Alors m'abandonnant à ce mirage, je voyais les bassins du port remplis de navires de toute provenance, les quais couverts de portefaix, de marchands affairés, d'hommes de tout pays, de tout costume, Égyptiens, Syriens, Juifs, Grecs de la Macédoine, de la Thrace, de la Lydie et de l'Ionie, habitants des Cyclades, Athéniens, Siciliens et Romains.

Ou bien, quittant le port et le quartier du commerce, je me donnais le spectacle d'une théorie. J'assistais au débarquement, j'admirais le bel ordre des processions, j'écoutais les chœurs des jeunes garçons et des jeunes filles ; je regardais les danses, les luttes, les courses de chevaux, et je pensais à ces vers d'Homère :

« Là s'assemblent les Ioniens aux longs vêtements, avec
« leurs enfants et leurs pudiques épouses. Ils luttent, dan-

« sent et chantent en mémoire d'Apollon. Qui les verrait
 « alors, les dirait immortels et insensibles à la vieillesse,
 « tant il verrait partout la grâce, et trouverait de charme
 « à contempler les hommes, les femmes à la belle ceinture,
 « les vaisseaux rapides et les richesses de tout genre. »

Πάντων γάρ κεν ἴδοιτο χάριν τέρψαιτο δὲ θυμόν,
 ἄνδρας τ' εἰσορόων καλλιζώνους τε γυναῖκας,
 νῆας τ' ὠκείας ἤδ' αὐτῶν κτήματα πολλά.



CROQUIS
 des fouilles exécutées à DELOS
 par M. TH. HOMOLLE
 d'après les relevés de MM. I. Homolle, (1879)
 et H. P. Nerot (1880)

Auto. Albert Barbier Nancy.